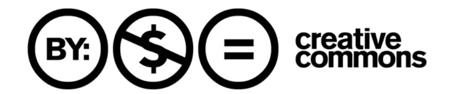


Revue française de sociologie

Etudes de socialisation politique. A propos de trois livres récents

Jean-G. Padioleau



R. franç. Sociol., XI, 1970, 84-90

JEAN-G. PADIOLEAU

Études de socialisation politique *

« America is the best country in the world, and the President-he's not a king but he makes all the important... Well, a lot of important decisions ». (Un jeune écolier américain.)

Depuis quelques années les études sur la socialisation politique des citoyens se sont multipliées. Cet intérêt pour les processus d'acquisition des valeurs et les mécanismes d'apprentissage des comportements politiques est né d'une convergence récente entre plusieurs tendances que l'on peut déceler dans la sociologie politique contemporaine. Tout d'abord les politologues ont considérablement élargi depuis dix ans le champ de leurs activités. Délaissant l'orientation classique de la science politique surtout attachée à la description formelle des institutions pour une appréhension empirique et concrète du phénomène politique, les spécialistes ont découvert peu à peu des disciplines voisines comme l'anthropologie, la psychologie, la psychologie sociale, la sociologie — et tout dernièrement, l'économétrie. Or, si l'on met à part l'économétrie, tous les travaux qui comptent dans chacune de ces disciplines mettent volontiers l'accent sur le caractère acquis, voire appris des attitudes et des comportements humains. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les conduites politiques ?

Le rapprochement a semblé d'autant plus naturel aux politologues que nombre d'études empiriques s'accordaient à souligner — tout du moins aux Etats-Unis — l'importance de la transmission des affiliations politiques d'une génération à l'autre au sein de la famille (1). Par ailleurs, l'analyse dite « structurelle-fonctionnelle », représentée dans les écrits de Parsons et d'Almond (2), mettait au premier plan la recherche et la définition des conditions nécessaires à la stabilité des systèmes politiques, ou, plus exactement, des régimes politiques de type occidental... Tout porte à croire en effet que si les études sur la socialisation politique ont été si bien accueillies par les universités, les fondations et les organismes gouvernementaux, c'est en raison d'une heureuse conjonction entre les préoccupations théoriques et les besoins concrets de notre époque. La rapidité des changements survenus dans l'environnement technique et social des sociétés industrielles risque de perturber les mécanismes d'« acculturation », d'adaptation et partant de rendre les systèmes politiques actuels beaucoup plus fragiles. Un véritable besoin social, ressenti, exprimé et reconnu comme tel, est donc venu renforcer dans nos sociétés politiques la nécessité logique de s'interroger sur les mécanismes régissant leur existence.

* Richard E. DAWSON et Kenneth PREWITT : *Political socialization.* Boston, Little-Brown Company, 1969, 226. $2.95.
Robert D. HESS et Judith V. TORNEY. *The Development of political attitudes in children,* New York, Doubleday and Company Inc., 1968, 380 p. $1.95. (*Anchor Books.*)
Charles ROIG et F BILLON-GRAND. *La Socialisation politique des enfants,* Paris, A. Colin, 1968, 185 p., 29,90 F. (*Cahiers de la Fondation nationale des Sciences politiques, 163.*)

(1) Cf. CAMPBELL, A. *et al. : The American voter,* New York, J. Wiley, 1960.
(2) Cf. par exemple : ALMOND and POWEL : *Comparative politics,* Boston, Little-Brown Company, 1966.

Ajoutons que, les politologues sont en mesure aujourd'hui de faire appel aux techniques de sondages, d'interviews non-directifs etc.; par suite, ils n'hésitent pas à se risquer à la quête d'observations pour donner une validation empirique à leurs spéculations.

Toutefois la préoccupation que l'on discerne actuellement pour la transmission des valeurs politiques n'est pas sans précédent. Platon s'est notamment penché dans *La République* avec un grand luxe de détails sur l'éducation des jeunes citoyens, la vertu des citoyens garantissant la stabilité et le bon fonctionnement des institutions. Les représentants — fougueux toujours, injustes parfois — de la jeune science politique peuvent donner parfois l'impression de vouloir « décrocher la lune », du moins reprennent-ils à leur compte une interrogation qui fut commune à tous les grands penseurs politiques (Aristote, Bodin, Bagehot, de Tocqueville, Rousseau).

I — L'examen de l'apprentissage politique (*political learning*) requiert tout d'abord une délimitation précise du domaine à étudier. C'est précisément le but du petit livre que deux jeunes universitaires — Dawson et Prewitt — ont écrit à l'intention des étudiants (de là viennent sans doute par didactisme mal compris les multiples répétitions qui alourdissent l'ouvrage) et qui essaye fort à propos, de recenser les éléments à inclure dans l'étude de la socialisation politique (3). On pourrait en effet concevoir cette dernière comme la transmission organisée et consciente d'informations ou de valeurs à contenu manifestement politique : les classes d'éducation civique répondent à cette préoccupation. Cette conception est rejetée au profit d'une acception plus large. Par socialisation politique, on entendra *l'ensemble des mécanismes d'apprentissage politique, conscients et inconscients, organisés et spontanés, tout au long de la vie; y compris ceux qui, de prime abord, n'affichent pas un contenu politique manifeste mais sont susceptibles d'avoir des effets sur des attitudes ultérieures* (les styles d'autorité rencontrés par l'enfant dans la famille et à l'école en sont une bonne illustration). Cette conception a le mérite de mettre en relief les liens qui rattachent l'ensemble des phénomènes politiques aux autres secteurs de la vie sociale ainsi qu'aux nombreux aspects de la personnalité; elle permet en outre d'envisager la socialisation comme un processus dynamique qui ne s'achève pas, sous l'effet d'on ne sait quel enchantement, avec l'entrée du citoyen dans le jeu politique à sa majorité. Dans les chapitres IV, V, VI, les auteurs tentent de décrire ce qu'ils nomment « l'apprentissage politique adulte », les formes qu'il revêt, le caractère discontinu du processus. Malheureusement, ils ne peuvent étayer leurs intuitions sur des observations car les études empiriques font défaut sur ce point.

II — Nous disposons par contre, d'éléments empiriques sur la socialisation politique des enfants. H. Hyman fut le premier à explorer systématiquement ce domaine en ayant recours à l'analyse secondaire (4). F. Greenstein a dirigé en 1958 une enquête auprès de 659 enfants des écoles de New Haven (5). L'étude de Robert D. Hess et Judith V. Torney, est beaucoup plus ambitieuse (6). Elle repose sur 12.052 interviews d'écoliers des classes primaires (*elementary school*) répartis dans huit villes des Etats-Unis. L'ampleur de l'échantillon ne doit cependant pas en dissimuler les imperfections : d'une part, par exprès, pour minimiser les effets dûs aux variations ethniques il n'y a aucun noir dans l'échantillon, tous les élèves fréquentent des *public school*, les représentants de

(3) R. E. Dawson, K. Prewitt, *op. cit.*
(4) H. Hyman : *Political Socialization.* Glencoe (Ill.), Free Press, 1959.
(5) F. I. Greenstein : *Children and Politics.* New Haven, Yale University Press, 1965.
(6) R. D. Hess, J V. Torney, *op. cit.*

milieu rural sont absents. Ainsi en dépit des moyens importants mis en œuvre la technique du sondage sociologique (*survey research*) impose des limitations que l'on doit garder présentes à l'esprit pour l'évaluation de cette analyse (7).

L'étude a trois objectifs : décrire le contenu des attitudes politiques acquises par l'enfant, étudier les rôles respectifs des agents responsables de la transmission des attitudes et des valeurs, préciser enfin les mécanismes d'apprentissage.

Le modèle général de développement des attitudes politiques présenté par les auteurs a trois traits fondamentaux : a) contrairement à l'idée la plus répandue, les quatre années de *high school* (école secondaire) sont relativement peu importantes dans la formation des attitudes politiques; b) celle-ci prend place au cours de l'enseignement élémentaire; c) enfin, les attitudes et les opinions que l'on peut recenser à la fin du cycle d'études primaires sont très proches de celles des adultes. Ce modèle que l'on peut définir comme celui d'une « socialisation précoce » se retrouve chez d'autres auteurs, tantôt de façon explicite chez David Easton et Jack Dennis (8), tantôt avec moins de rigueur, comme chez F. Greenstein (9).

a) Quelles sont les attitudes des enfants américains à l'égard de leur pays ? Pour les plus jeunes l'attachement à la nation américaine est exclusif et profond. Hess et Torney rapportent par exemple qu'environ 95 % des enfants interrogés pensent que « *The American flag is the best flag in the world* », « *America is the best country* »... Le contenu de cet attachement, très émotionnel dans les premières années, s'enrichit de concepts abstraits par la suite (« *America it's freedom, the right to vote* »), en bref, il est rationalisé. On retrouve donc à propos des attitudes politiques les conceptions exposées par J. Piaget sur la naissance et le développement de la logique du langage et de la pensée chez les enfants (10). Hess et Torney soulignent la stabilité de ce sentiment. La résistance qu'il offre au changement ou à la mise en question lui confère une place décisive dans le processus de socialisation politique. Les gouvernants sont par suite assurés de pouvoir jouer de cet attachement pour mobiliser les citoyens lors des crises nationales et pour obtenir leur soutien s'ils devaient prendre des mesures répressives à l'encontre des sujets déviants (*dissenters*).

Comme la nation, les institutions gouvernementales sont perçues par les enfants de façon éminemment favorable. De 80 à 90 % des écoliers dans toutes les classes sont d'accord avec la proposition « *the United States Government knows what is best for the people* ». A vrai dire cette appréciation n'est pas caractéristique des seuls enfants; on la retrouve en effet chez les adultes (11). Mais peut-être l'élément le plus intéressant est-il la réticence générale des enfants américains envers les conflits et surtout le caractère négatif qu'ils assignent aux divisions politiques : une « bonne » personne ne doit pas, d'après eux, critiquer le gouvernement.

La perception du Président est idéalisée : une forte majorité s'accorde à dire que le Président est « *the best person in the world* ». Le Président semble jouer un rôle essentiel dans l'attachement des jeunes au système politique (12);

(7) R. Boudon. « Analyse secondaire et sondages sociologiques ». *Cahiers internationaux de Sociologie*, 47, juillet-décembre 1969, pp. 5-34.

(8) D. Easton, J. Dennis : « The child's image of government » *The Annals* (361), sept. 1965, pp. 40-57.

(9) *Op. cit.*

(10) Jean Piaget : *Etudes sur la logique de l'enfant. Le langage et la pensée chez l'enfant.* Neufchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1948.

(11) Cf. par exemple J. W. Prothro et C. W. Crigg : « Fundamental principles of democracy: bases of agreement and disagreement » *Journal of Politics 22*, 1960, pp. 276-295.

(12) Ce résultat est confirmé par l'étude de F. Greenstein (*op. cit.*).

l'enfant bien entendu tend à percevoir d'abord les personnes plutôt que les institutions, par la suite sa compréhension du système sera plus abstraite. Il convient de remarquer que dans une étude comparative effectuée par l'un des auteurs, l'on retrouve le même trait dans des pays aussi différents que le Chili, Porto-Rico, Japon, Australie (13). La conscience de l'existence de deux grands partis (principalement par référence aux candidats) semble acquise assez tôt bien que les écoliers les plus jeunes éprouvent quelque difficulté à concevoir les différences qui les séparent. L'appartenance à un parti déterminé n'est reconnue qu'autour de la onzième année mais le nombre d'enfants se déclarant « indépendants » à la fin des études élémentaires est supérieur à la proportion d'électeurs (donc d'adultes) qui ne se réclament ni du parti républicain, ni du parti démocrate (14).

b) Quels sont les facteurs qui interviennent dans le processus de socialisation ? Pour les auteurs on a surestimé le rôle de l'institution familiale : son influence directe semble limitée au développement de l'attachement à la nation et à la transmission de la préférence pour un parti politique. Par contre l'influence indirecte de la famille apparaît dans la pratique quotidienne des rapports d'obéissance et d'autorité. C'est ainsi que les écoliers bien informés et très intéressés par la politique sont aussi ceux qui perçoivent leur père comme un personnage puissant et revêtu des symboles de l'autorité. Mais c'est à l'école que s'exerce d'après les auteurs l'influence la plus considérable : l'enfant y acquiert des informations, il y apprend à vivre en groupe etc. A l'inverse, l'influence de la participation à des associations leur semble nulle. L'appartenance à un groupe religieux joue un rôle assez limité, avec toutefois une exception d'importance particulière qui concerne l'identification à un parti. Assez curieusement, le statut social n'apparaît pas comme un élément décisif dans la différenciation des attitudes. Peut-être est-ce simplement un effet dû à la constitution même de l'échantillon.

Les auteurs font ressortir l'impact des caractéristiques individuelles. Les garçons acquièrent des attitudes plus rapidement et sont plus intéressés par la politique que les filles; ces dernières, sensibles à la personnalité des hommes politiques, tendent à considérer la vie politique en terme de soutien et de confiance (*trust*). L'un des résultats à retenir de cet ouvrage a trait au rôle joué par le coefficient d'intelligence (Quotient Intellectuel). L'intelligence de l'enfant est un des facteurs de médiation les plus importants pour l'acquisition des attitudes. La rapidité du processus de socialisation est une fonction directe du niveau du coefficient intellectuel — cette relation jouant pour tous les groupes sociaux. Les enfants présentant un « Q.I. » élevé apprécient le système politique avec plus de réalisme et sont enclins à accepter le changement. Finalement (les auteurs semblent affirmatifs sur ce point), l'effet du Q.I. dans le processus de socialisation est supérieur à celui du statut social.

c) Plusieurs modèles explicatifs peuvent rendre compte des processus conduisant à l'acquisition, à la modification et/ou à la stabilisation des attitudes politiques. Hess et Torney en ont retenu quatre. Dans le modèle dit « additif », d'addition des informations (*Accumulation Model*) les attitudes peuvent reposer sur la transmission d'informations selon un processus didactique. Dans le modèle dit « de transfert » (*Interpersonal Transfert Model*) l'enfant applique à l'univers politique des sentiments liés à une personne de son entourage (entre le père de

(13) R. D. Hess : « La socialisation des attitudes à l'égard de l'autorité politique » *Revue internationale des Sciences sociales, 15* (4), 1963, pp. 574-593.

(14) Cf. sur ce point aussi K. Jennings et R. Niemi : « The transmission of political values from parent to child ». *American Political Science Review 62* (1) March 1968. pp. 163-185.

famille et le Président des Etats-Unis). Proche de ce modèle est celui « d'identification » (*Identification Model*) : l'enfant acquiert des habitudes par imitation du comportement d'une personne adulte proche de lui sans l'intervention consciente de celle-ci (la transmission de l'appartenance à un parti semble reposer sur un mécanisme de ce type). Enfin, le modèle « épistémique-génétique » (*Cognitive-Developmental model*) lie l'adoption des attitudes au niveau général de la faculté cognitive de l'enfant.

Ces modèles ne manquent pas d'attrait. Malheureusement, une fois présentés dans l'introduction on ne les voit guère apparaître au cours de l'analyse, si ce n'est par incidence. La validation claire et rigoureuse des propositions n'apparaît pas. Cette lacune, on le sait, est commune à beaucoup d'études reposant sur des enquêtes par sondage.

D'autre part, si l'importance accordée à la socialisation précoce paraît fondée, on ne saurait en conclure pour autant qu'elle s'applique sans distinction à tous les types de comportement politique. Cette réserve s'appuie à la fois sur des travaux théoriques (15) et sur des résultats empiriques. J. Adelson et ses collègues ont montré qu'il y avait une tendance très nette chez les adolescents à la « conceptualisation politique » (16). Les premiers résultats d'une vaste étude dirigée par Kent Jennings, au Survey Research Center de l'Université de Michigan, viennent à l'appui de cette conclusion. En outre l'originalité de cette enquête vient de ce qu'elle présente simultanément les réponses des enfants et celles de leurs parents. Jenning et ses associés (K. Langton, R. Niemi) ont ainsi pu montrer que l'on observe tout au long de la vie (avec bien sûr, de longues périodes de stabilité) des variations importantes dans l'intérêt porté par les mêmes citoyens à la chose publique, dans leur attachement aux partis politiques etc. (17).

Le modèle de Hess et Torney semble donc justifié en ce qui regarde « l'enculturation » des normes fondamentales (attachement à la nation, au système politique). Il serait hasardeux par contre de l'extrapoler à l'ensemble des comportements politiques.

Dawson et Prewitt soulignent enfin le danger d'une limitation des travaux sur la socialisation politique au seul examen scientifique des processus psychologiques sans égard pour l'étude des conséquences de cette socialisation au niveau du système global (p. 14). On doit reconnaître en toute honnêteté que Hess et Torney s'en soucient ça et là; peut-être aurait-on aimé cependant plus de hardiesse dans leurs propos... La socialisation politique des écoliers américains apparaît singulièremnt incomplète : elle met l'accent sur les valeurs et les idéaux mais ignore volontiers la réalité sociale (les divisions de la société américaine sont élégamment ignorées); les dysfonctions du système politique — la corruption par exemple — sont laissées dans l'ombre; en mettant l'accent sur la *rightness* du « système » on entretient le sentiment qu'il n'y a pas d'urgence de changement etc. Ces mêmes remarques aident peut-être à comprendre l'agitation des jeunes Américains aujourd'hui. Soudain, au terme de leur *high school* ils découvrent que le « système » dans sa triste réalité a peu de ressemblance avec le modèle qu'on leur a enseigné — (modèle étant pris ici dans son sens double de

(15) O. G. Brim Jr. et S. Wheeler. *Socialization after childhood. Two essays.* New York, John Wiley, 1966.

(16) J. Adelson *et al :* « The Growth of political ideas in adolescence: the sense of community ». *Journal of Personality and social Psychology* (4) 1966, pp. 295-306.

(17) Kent Jennings et R. G. Niemi « Patterns of political learning » *Harvard educational Review 38* (3), 1968, pp. 443-467. — Kenneth P. Langton et K. Jennings. « Political socialization and the high school civics curriculum in the United States ». *American political Science Review 63,* September 1968.

représentation simplifiée d'un système et d'exemple). Pour paraphraser S. de Beauvoir, ces jeunes ne peuvent-ils pas dire qu'ils ont été floués (18) ?

III — J. L. Quermonne remarque fort à propos dans sa préface à l'ouvrage de Charles Roig et Françoise Billon-Grand (19) qu'au regard des travaux anglo-saxons sur la socialisation politique des enfants la « science politique française présentait (jusqu'à la parution de cet ouvrage) un bilan défaillant ». L'étude de Ch. Roig nous intéresse particulièrement car elle s'appuie (mais tout en sachant faire preuve d'originalité) sur les travaux de l'école de Chicago et de F. Greenstein. Quatre cent treize enfants de la région de Grenoble, âgés de 10 à 14 ans et répartis de façon à peu près égale entre établissements privés et établissements publics ont été interrogés au début de 1963. Cette étude montre que l'on rencontre chez les jeunes français un attachement chaleureux à leur pays; à l'opposé de leurs homologues américains ils répugnent à idéaliser les hommes politiques (leurs sentiments à l'égard du Chef de l'Etat sont par exemple « pour le moins mélangés » p. 80); l'aspect conflictuel du jeu politique semble perçu avec acuité. L'enquête met en valeur l'existence « d'un trait culturel fondamental de la société politique française et qui est l'absence d'une socialisation politique par l'intermédiaire des partis » (p. 100); par suite, les hypothèses formulées dans les travaux américains doivent être inversées pour rendre compte des attitudes politiques des enfants français. Si la division droite-gauche à cet âge n'est pas clairement perçue, par contre le sentiment d'anti-communisme semble être acquis très tôt.

Cette étude se veut modeste et les auteurs soulignent qu'ils ont dû travailler dans des conditions artisanales. Toutefois, quelques insuffisances méthodologiques auraient pu être évitées. Le recours privilégié aux tris simples donne à l'étude un aspect par trop descriptif; ce parti pris explique sans doute l'embarras que l'on ressent en comparant les tableaux et les propositions théoriques qui s'y rapportent. Ces dernières sont volontiers à prétention d'explication; or les méthodes d'analyse utilisées ne se prêtent qu'imparfaitement à une telle ambition.

Ce reproche d'un manque général de rigueur dans les analyses ne doit pas nous écarter de la lecture de cet ouvrage qui suggère une foule d'hypothèses pour la compréhension du système politique français. Notons que cette étude pionnière n'est pas l'œuvre d'un groupe de recherche parisien mais de l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble.

Les spécialistes de la socialisation politique devraient s'efforcer à l'avenir de donner une plus grande rigueur à leurs interprétations. La plus grande prudence s'impose notamment dans l'étude des effets que l'on attribue à des agents comme la famille ou l'école. Ne risque-t-on pas par exemple (si on n'y prend garde) de confondre l'effet de sélection et l'effet de socialisation dans l'examen du rôle joué par l'institution scolaire ? G. Almond et S. Verba ont souligné le caractère déterminant de l'éducation dans le sentiment « d'efficacité politique » partagé par les citoyens (20). En fait, le sentiment de pouvoir peser sur les gouvernants est-il dû réellement à l'influence de l'éducation ? On peut en effet supposer que les personnes ayant reçu une éducation élevée sont issues de milieux sociaux aisés où l'être humain a peut-être plus le sentiment de pouvoir

(18) On retrouve ce thème dans les ouvrages de K. Keniston. Cf. par exemple « *Young Radicals. Notes on committed youth* ». New York, Harcourt, Brace World, 1968.

(19) C. Roig et F. Billon-Grand, *op. cit.*

(20) G. Almond et S. Verba. *The Civic Culture*. Princeton, Princeton University Press, 1963, pp. 135-136.

influencer les titulaires du pouvoir. L'éducation masquerait en somme le rôle joué par le milieu social d'origine (21).

Par ailleurs, les études devront s'attacher à l'élaboration de plans d'observations complexes : interviews simultanées et répétées (panels) des enfants, des parents et des enseignants; analyse du contenu de l'enseignement, des *media* et de leurs relations aux mécanismes d'apprentissage; mise en valeur des effets contextuels etc. Souhaitons enfin que les chercheurs se penchent sur l'étude de la socialisation des élites politiques dont les rôles et les fonctions nous semblent essentiels dans le fonctionnement des sociétés politiques.

JEAN G. PADIOLEAU.

(21) Pour une excellente discussion de ce problème cf. l'article de K. P. LANGTON et K. JENNINGS cité note (17).